

Corrigé des questions portant sur le texte de Pierre Bourdieu, Sur la télévision, 1996.

### **Objectifs :**

Comprendre la notion de « fait divers ».

S'interroger sur la place du fait divers dans l'information et sa réception par le public.

### **ENTRER DANS LE TEXTE.**

1 La Une du Petit Journal daté du 25 août 1907 comprend trois parties qui peuvent toutes attirer l'œil : trois portraits en haut de page, un corps découpé en morceaux dans la seconde partie, et un titre qui explicite la scène sanglante : « Le crime de Monte-Carlo – Une femme coupée en morceaux ». Les portraits peuvent laisser penser à une triangulation amoureuse (le mari, la femme et la maîtresse), le crime est sanglant et spectaculaire, le corps est éparpillé. Le lecteur est d'emblée frappé par l'histoire que le journal racontera.

2. L'organisation de la page semble assez narrative et l'on peut dire que cette Une raconte une histoire. La partie haute présente les protagonistes de l'histoire, deux femmes et un homme. La partie basse le résultat du crime : un corps ensanglanté, éparpillé. Le choix de la Une est donc de donner à voir la monstruosité du crime, de ne rien épargner au lecteur et même, au contraire, d'exposer l'horreur. On comprend alors qu'une Une telle que celle du Petit Journal choisit

l'angle du spectaculaire pour vendre. On trouve de nombreuses Unes qui pourraient être comparées à celle-ci sur le site de la BnF ([gallica.fr](http://gallica.fr), adresse indiquée plus bas).

3. Cette Une fait bien « diversion » au sens défini par Bourdieu. Elle est bien « omnibus » : elle fait consensus et le crime sera unanimement condamné. Comme l'entend Bourdieu, cette information n'a en soi rien d'intéressant, d'important : on n'y apprend rien de nouveau sur la nature humaine et ce crime n'appelle pas de débat.

4. Le dessin permet de représenter ce qui ne pourrait l'être autrement. En effet, la morale et le droit interdiraient la représentation du crime par la photographie. Le dessin de presse s'autorise, au contraire, beaucoup de choses. Tout d'abord, il pallie, au XIXe siècle, l'absence de possibilité technique de représenter le réel. Mais, une fois la photographie au point, il conserve cette capacité de montrer l'horreur avec un filtre. Certains journaux à sensation ou fondés plus que

d'autres sur l'image montrent beaucoup, mais le respect de la dignité humaine, encadré par le droit, pose des limites. Le dessin, lui, peut se permettre d'aller plus loin, fonctionnant autrement.

### **SYNTHÈSE.**

La lecture de la Une du Petit Journal et l'éclairage de Pierre Bourdieu soulignent que le fait divers s'adresse d'abord à nos émotions, nos sentiments, et non pas à notre raison. Il s'agit de marquer, de choquer, de heurter et donc de détourner de l'information plus fondamentale, celle qui s'adresse à notre intelligence et qui crée le débat. Au contraire, en jouant essentiellement avec les émotions, le fait divers fait consensus, intéresse tout le monde et ne nous dit rien. Il émeut tout un chacun, sans l'informer. Il s'agit ici de faire réfléchir à l'évolution de la Une au XIXe siècle. La Une du Petit Journal donne à voir immédiatement l'histoire que le quotidien raconte. Elle est un vrai atout commercial : nul besoin de lire pour comprendre que l'on va avoir affaire à une histoire sanglante, à un crime qui met en jeu trois personnes. Il faut aussi noter que cette Une est en couleur, ce qui permet au dessinateur de représenter le sang, le corps démembré. En cela, cette page est commerciale parce qu'elle s'adresse à l'émotion, aux affects du lecteur, ce qui est toujours plus direct que d'essayer de toucher son intelligence ou sa raison.

Afin d'aller plus loin, il est possible de consulter cette page consacrée à l'évolution des Unes des journaux sur le site de la BNF : <http://expositions.bnf.fr/presse/expo/salle1/index.htm>